

Le Débat, n° 85, « À propos du spectacle », Gallimard, mai-août 1995. *Croire, voir, faire*, Traverses, p. 117 « Debord de loin », Coll. Le Champ médiologique, Odile Jacob, 1999.

(extrait)

Contre Debord

...Je respecte profondément l'individu Guy Debord, son intégrité, son style et son courage. Mais je ne puis reporter cette considération sur ses écrits. Son chef-d'œuvre fut sa vie, qu'il a admirablement mise en scène, créant une telle symbiose entre un texte et un personnage que la sympathie pour le second se traduit ipso facto en piété pour le premier. Permettez-moi cependant d'opiner sur le fond, en faisant abstraction des malentendus et quolibets que sollicitera inmanquablement cette démarche hélas antipathique : aller droit au grain, sans souci du « spectacle », d'un grand caractère et d'une fort belle prise de congé.

Technique et religion, appareillage et spiritualité –tel est, semble-t-il, le « noyau rationnel » du siècle, le débat décisif (et non « communisme ou capitalisme », « totalitarisme ou liberté », comme l'a répété notre *intelligentzia* dominante durant cinquante ans). En ce sens, Walter Benjamin, dès les années trente, devançait l'avenir. Trente ans plus tard, Debord touillait encore notre passé philosophique et l'écume des choses. Comme de juste, le précurseur allemand ignorait le ton apocalyptique, se limitant à analyser sobrement son présent et quelques objets réels : la photographie et le panorama, les passages couverts et les tramways, les musées, les squares de Paris et le mobilier Biedermeier. Et l'exégète des avant-gardes françaises prit le ton prophète, annonceur des temps nouveaux. La radicalité du premier est dans le changement des foyers et des méthodes d'observation ; celle du second est un effet de forme, la forme « Manifeste », *remake* de la posture jeune-hégélienne (les temps sont venus, rendons l'homme à sa vérité, notre critique porte dans ses flancs la révolution).

La Société du spectacle (première édition : 1967) date en réalité de 1841, première édition de *L'Essence du christianisme*. En réalité : dans la syntaxe et le vocabulaire. Feuerbach n'offre pas seulement une exergue à Debord, mais une structure toute faite de raisonnement. Cette démarche est affaire de générations, et je comprends qu'elle échappe aux plus jeunes, comme aux gens de lettres peu informés de ces choses. Agrégatifs et licenciés qui hantions la Sorbonne au début soixante, nous étions tous feuerbachiens, férus du style « jeune Marx » qui sied si bien au khâgneux, auquel il donne une frappe insurrectionnelle bon marché. Chiasme, jeu des contraires, inversion des génitifs : philosophie de la misère et misère de la philosophie, la négation du style et le style de la négation, la réforme de la conscience ou la conscience de la réforme, renoncer aux illusions sur la situation, « c'est renoncer à une situation qui a besoin d'illusions », etc. Une fois le tour de main attrapé, la fausse profondeur se fabrique à la

chaîne, genre « la philosophie, pouvoir de la pensée séparée et pensée du pouvoir séparé » (Debord). À mi-course des « sixties », un peu de furetage et les conseils d'Althusser nous firent abandonner cette façon de rouler les mécaniques en n'allant nulle part, pour nous coltiner avec les développements moins formulaires, plus laborieux mais plus substantiels, du Marx économiste, historien, épistémologue. Ils nous enlevèrent le brio mais nous permirent de comprendre mieux un phénomène mondial et singulier, le Capital, en démontant de l'intérieur ses mécanismes. Certains hypokhâgneux ont refusé de grandir, préférant le bonheur verbal des adolescences prolongées, des révoltes qui s'écoutent parler, au travail du concept et de la documentation empirique : bien leur en a pris. La fortune littéraire doit toujours beaucoup au *cogito interruptus* : notre vidéosphère donne une légitimité inattendue aux pensées de survol, rapides et péremptoires, et l'écroulement du vieux Marx, un air de nouveauté à Feuerbach, son grand aîné. Le « jeune hégélien » nous semble à présent « post-marxiste », quand il est, conceptuellement, anté-marxiste. Affaire d'époque, là encore : découvrant en 1971 le pot-pourri de Debord, miroir éclaté de tous les fétiches de l'extrême gauche marxienne (Mannheim, Gabel, Lefebvre, Pannekoek, etc.), ce pastiche de potache, multipliant les clins d'œil à plaisir, m'avait paru fort spirituel mais assez peu productif. La vie des sociétés comme « immense accumulation de spectacles », ou encore, « le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images... » : une phrase sur deux de ce « livre- culte » relève d'une « juxtalinéaire », mais l'amnésie et la démarxisation des esprits ont gommé dans la traduction la colonne de gauche, avec les originales sur l'argent, le capitalisme, l'idéologie, etc. tirées des *Manuscrits de 44* et d'ailleurs, alors connues de tous. Humour involontaire de l'ami Sollers et des féticheurs du cru brandissant le corps mystique pour psalmodier comme fulgurantes inventions de pâles détournements. « Le spectacle est l'affirmation de l'apparence et l'affirmation de toute vie humaine comme simple apparence » : Prosternez-vous, manants! En vieillissant, la facétie a pris couleur de sérieux.

[...]